

CORRESPONDANCE ROMAINE

15 février 1919

QU'on se rappelle que le Souverain Pontife a demandé des prières pour la conférence de la paix, afin que l'esprit de justice préside à ses délibérations et qu'elle arrive à un accord d'où résulte la paix du monde pour un certain nombre d'années. Il n'est guère possible d'éviter longtemps la guerre. L'histoire est là pour nous l'apprendre. Les compétitions de peuples, aussi bien que celles des particuliers, recourent toujours à ce moyen brutal, absolument comme les apaches recourent au meurtre. Vouloir sérieusement se mettre autre chose en tête est une chimère. Les utopistes se bercent de cette illusion, mais les hommes qui réfléchissent savent que c'est impossible. Et il y a pour cela une raison théologique. C'est que l'homme sorti innocent des mains du créateur a été souillé par le péché originel qui, non seulement, comme dit saint Augustin, l'a dépouillé des biens spirituels qui étaient son apanage, mais aussi l'a blessé profondément dans ses biens propres, en particulier dans la rectitude de son intelligence et la prédominance de son vouloir sur ses passions. Il s'ensuit que ni la guerre ni le meurtre ne peuvent être abolis par un règlement quelconque et que toutes les lois que l'on pourra faire ne prévaudront point contre cette loi première, hélas trop humaine qu'enregistre l'histoire à chacune de ses pages. Et du reste, il n'est pas nécessaire de remonter bien loin dans le cours des âges pour se remémorer cette tentative de paix universelle dont l'infortuné tzar de Russie s'était fait le protagoniste et qui a eu pour conclusion la guerre entre la Russie et le Japon, ou cette fameuse conférence de la Haye, à laquelle l'Allemagne n'adhéra que pour la violer bientôt, d'une façon si cynique, dans la grande guerre qui vient de finir. Les

guerres existeront donc toujours et nul accord entre les peuples ne pourra les faire complètement éviter, car aucun accord ne peut limiter les compétitions et les appétits.

La dernière guerre aura été un vrai retour à la barbarie, non pas tant à cause des moyens qu'on y a employés qu'à cause de la manière dont on s'en est servi. L'un des premiers buts de la conférence de la Haye était de s'opposer à toutes ces horreurs. L'Allemagne avait mis là sa signature. Qu'en a-t-elle fait? On comprend dans une guerre les attentats individuels au droit des gens, ils ont toujours existé et existeront toujours. Mais ce que, dans notre société actuelle qui se vante d'être civilisée, on ne comprend pas, c'est une guerre employant les moyens barbares d'antan et les érigeant en système froidement conçu, plus froidement encore exécuté. Et c'est ce même peuple allemand, coupable de tant de crimes commis par principe, par systèmes froidement mûris, intenses appliqués, qui essaye aujourd'hui d'apitoyer les Alliés! Comment accepter cela?

Le président Wilson est un brave homme. M. Clemenceau nous a parlé de sa *candeur*, et on s'accorde à dire qu'il est un utopiste. Or voyons les faits. La conférence de la paix a été réunie pour faire la paix avec l'Allemagne. Il y a plus d'un mois qu'elle est réunie et l'étude préalable de cette question n'a pas été abordée. M. Wilson veut qu'on s'occupe avant toute chose de la *ligue des nations*. C'est, pour lui, la panacée universelle. M. Wilson, qui est remarquablement intelligent, a une raison secrète pour mettre ainsi la charrue avant les boeufs et faire entrer la conférence dans une voie oblique au lieu de la voie droite et simple que suggérerait la logique. "Faisons d'abord, dit-il, la *ligue des nations* et celle-ci arrangera tout!" Il ne le dit pas explicitement, sans doute; mais cela se sent, se devine, et les travaux de la conférence aboutis-

ment à obliger les Alliés à renouveler chaque mois les conditions de l'armistice, à laisser tout dans l'indécision et à s'opposer dans une large mesure à la démobilisation que réclament pourtant des nécessités impérieuses. Le but semble cependant assez facile à deviner. La *ligue des nations* a pour père, et aura pour président, M. Wilson, et celui-ci deviendra de cette manière l'arbitre des destinées de l'Europe. C'est la doctrine Monro à rebours! Non seulement nous ne pourrions pas nous occuper des affaires d'Amérique, mais nous ne pourrions plus nous occuper des nôtres, nous attribuer des colonies, traiter des indemnités, etc., que sous l'égide du président de la *ligue des nations*, c'est-à-dire de M. Wilson. Et c'est ainsi que l'Amérique s'apprête à devenir la maîtresse du vieux monde civilisé. Et il y aurait bien d'autres remarques à faire sur cette tendance et sur les périls qu'elle crée pour le monde européen, l'Angleterre non exceptée. Albion se trouve même plus directement atteinte que d'autres nations. Je ne sais si la *ligue des nations* lui attribuerait les colonies d'Afrique qu'elle désire, mais, alors même, elle les devrait en dernière analyse à la bonté du président Wilson! Il y a dans ce simple fait une *diminutio capitis* qui fait réfléchir.

DON ALESSANDRO.

LE GENERAL PAU A MONTREAL

LA chronique des publications hebdomadaires ne peut guère viser à servir de l'inédit à ses lecteurs. Les grands quotidiens, dès la première minute, impriment tout et publient tout. Les pauvres rédacteurs de *Semaines* doivent se contenter d'enregistrer quelques échos ou de glaner quelques épis. Ils ont pourtant cet avantage de pouvoir, pour l'histoire, choisir les uns ou les autres. Etant moins

tenus de tout dire, ils peuvent plus à l'aise souligner et préciser ce qui devait être dit et... restera. Le passage, à Montréal, du héros de France qu'est le général Pau, lieutenant mutilé de 1870 et général victorieux de 1914, a été magnifiquement célébré par notre grande presse. Nous n'avons pas la prétention de dire quoi que ce soit de neuf à son sujet. Nous voulons simplement retenir, dans nos pages, que l'illustre général s'est montré, chez nous, aussi fier catholique qu'excellent français.

Il est arrivé dans notre ville le dimanche matin, 2 mars, à 8 heures 50. Son premier acte a été un acte de foi. A 10 heures, il assistait à la messe à la cathédrale. Pour lui et pour les gens de sa suite, on avait disposé, dans le vaste pourtour du chœur, des fauteuils et des prie-Dieu d'honneur. Très simplement, le général a prié le bon Dieu avec nous. M. le chanoine Harbour, curé de la cathédrale, a trouvé, à son prône, le plus naturellement du monde, les pensées et les mots qu'il fallait. " Nous sommes heureux, mon général, a-t-il dit équivalement, de saluer en vous un frère dans la foi. Vos hautes qualités de bravoure et de ténacité vous ont conquis la gloire. Pour être bien française, cette gloire ne laisse pas que d'être aussi catholique. Nous sommes justement fiers de vous voir prier, avec nous, le même Dieu, dans la même langue — le Dieu de nos pères, dans la langue de nos pères. "

On lui a dit bien des choses à l'illustre général, au cours des trente-six heures qu'il a passées au milieu de nous. On lui a dit qu'on saluait en sa personne, non seulement le courage des champs de bataille, mais encore l'effort persistant d'un grand esprit qui a consacré sa vie à la préparation morale de son pays pour la revanche. ¹ Et le vieux général a félicité avec

¹ M. le consul de France.

émotion les Français d'Amérique d'avoir fait tout leur devoir. On lui a dit qu'à défaut d'une couronne d'or ou de lauriers, les dieux de l'Olympe lui en avaient tressé une faite de petites fleurs sauvages cueillies par les poilus dans les montagnes de l'Alsace et de la Lorraine, et on ajoutait que les deux petites soeurs jumelles, la lorraine et l'alsacienne, enfin revenues à la France, l'attendaient à son retour, pour lui donner le baiser de fidélité, plus heureuses que la petite Cendrillon canadienne, perdue si loin, dont la tête n'émerge pas de coiffes prenant la forme d'ailes noires ou roses, mais plutôt d'un gracieux bonnet de fourrure, et qu'il faut quand même embrasser bien fort, parce que, elle aussi, elle aime la France.² Et le vieux général, tout comme le papa Joffre, il y a quelques mois, a embrassé avec effusion la petite Cendrillon canadienne, en promettant de porter son baiser, fidèle lui aussi, à ses petites soeurs d'Alsace et de Lorraine. On lui a dit encore, -- c'était au gala de l'Orpheum — que l'enfant oublié du Canada français jalousait bien un peu les gars d'Alsace et de Lorraine, tant aimés là-bas, que cet enfant vient pourtant de prouver qu'il sait se battre, tout comme un autre, pour l'idéal de la vieille patrie française et qu'il sait mourir pour elle " en pleine gloire " ³... On lui a dit encore — c'était à l'hôtel-de-ville — qu'héroïque mutilé de 1870, partageant sur la revanche les idées de Déroulède, on estimait ici qu'il a contribué dans une large mesure à venger la France dont les années n'avaient pu fermer la blessure ⁴... On lui a dit enfin à l'illustre général — c'était au banquet du Ritz — que sa fortune, selon nous, est singulièrement celle de la France, puisque, blessé et victorieux comme elle, il est en train de faire, après elle,

² M. le président de l'*Alliance française*.

³ Madame *Madeleine*.

⁴ M. le maire de Montréal.

la conquête du monde dont il achève le tour⁵... Et tout cela sans doute, ce fut partout visible, a touché le coeur du vieux général si fièrement et si dignement français. Mais nous restons convaincu — parce que, comme l'a finement raconté M. Omer Héroux,⁶ nous connaissons depuis longtemps les sentiments chrétiens autant qu'héroïques de Gérard Pau — que le frère de l'admirable Edmée Pau, cette soeur de Jeanne d'Arc, aura davantage béni le ciel et aura été encore plus heureux de s'entendre dire, sous les voutes d'une cathédrale, par un curé canadien : "Nous vous aimons, mon général, et nous vous admirons, parce que sans doute vous êtes un héros devenu légendaire, mais aussi parce que vous priez le bon Dieu, comme nous, avec des mots de France !"

* * *

Le lendemain de son arrivée — il devait partir pour Québec le soir même — au cours de ses visites à travers notre cité, M. le général Pau et ceux de sa suite ont été reçus à l'Université Laval par Mgr Gauthier, le vice-recteur. Nous voudrions reproduire en leur entier le beau discours de Mgr le vice-recteur et celui si facile, si plein de sens et si délicat, que lui a retourné, sans rompre d'un cran et sur le champ, le fier soldat de France qu'est le général Pau. Nous tenons à en donner au moins quelques extraits.

Mgr Gauthier a voulu dire d'abord pourquoi notre succursale d'université française était si heureuse de la visite du général Pau. C'est à cause de ce que vous êtes, mon général, a-t-il dit, et à cause de ce que vous représentez. Et Monseigneur a rapidement évoqué la carrière militaire et même politique

⁵ M. Edouard Montpetit.

⁶ Article du *Dévoir*, 1er mars.

de l'hôte illustre qu'il accueillait. Ensuite il a souligné que M. le général représentait pour nous, d'abord toute une lignée de chefs éminents, puis l'admirable soldat de France dont il fut l'un des entraîneurs des mieux écoutés et, enfin, la France elle-même. Faisant allusion à un souvenir livresque où il est question d'une race qui serait née du coeur des chênes, Mgr Gauthier a établi un magnifique rapprochement entre la formation de la race française et celle du général Pau lui-même :

Nous connaissons une race qui n'a rien de légendaire et qui est bien vivante sous nos yeux, une race qui plonge comme le chêne des racines profondes dans la terre d'élection qui lui offre ses sucs nourriciers, une race dont le coeur est résistant comme celui du chêne, et cette race, mon général, c'est la vôtre. Ce qui s'est passé à votre foyer, où deux femmes admirables, votre mère et votre soeur, ont nourri votre âme d'héroïsme et de vigueur morale, s'est passé dans tous les foyers de France, et une fois de plus s'est vérifiée le mot charmant et profond que l'Abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, disait des femmes qui ont formé l'âme de votre pays : " Chez nous la vierge, l'épouse et la mère ont fait éclore l'âme de la patrie au souffle de leur piété. "

Mgr le vice-recteur a rappelé en deuxième lieu, avec non moins de bonheur, notre fidélité à nous, Canadiens français, notre fidélité aux meilleures et plus vraies traditions du pays de nos pères. Il a précisé, en terminant, la portée de l'effort que les jeunes de notre université en particulier ont fourni à la grande guerre.

En me restreignant, a-t-il dit, au cadre que les circonstances m'imposent, je tiens à rappeler que sur ces champs de bataille de l'Artois et du Cambresis, dont chaque motte de terre raconte les destinées tragiques, notre université était représentée par 407 de ses gradués et de ses élèves et qu'elle a l'honneur de compter 14 décorés pour faits de guerre. Je veux dire aussi que sur un autre champ de bataille, celui de l'hôpital, que ce fut à Troyes, à Joinville-le-Pont ou à Saint-Cloud, notre faculté de médecine a apporté à vos héroïques soldats, en même temps que les soins les plus éclairés, le réconfort de notre affectueuse sympathie. N'en soyez pas surpris. Il y a entre le Français de France et le Canadien français plus qu'une

communauté d'origine. Nous estimons qu'il y a identité de mission. Si la France va rester sur les bords du Rhin la sentinelle avancée d'un droit et d'un idéal, nous aimons à croire sans témérité que, sur cette terre lointaine d'Amérique, nous maintenons, nous aussi, à travers des péripéties parfois douloureuses, l'intégrité d'une tradition, et que, depuis 250 ans, nous en portons d'une épaule qui ne sait pas fléchir le fardeau magnifique. Dites-le là-bas, je vous prie, mon général. Dites aussi notre admiration pour votre soldat, le premier soldat du monde, et pour vos chefs, les premiers généraux de la guerre, qui ont marqué d'un trait si vigoureux les limites de la barbarie, et qui, les unes et les autres, nous ont révélé une fois de plus ce qu'il y a d'héroïque dans l'âme de votre pays.

Le général Pau parle avec un calme et une aisance qui vont superbement à son âge et à son caractère. Il a fait sur nos jeunes gens la plus vive impression. Il a salué la jeunesse et l'auditoire d'élite qui lui faisait comme un cadre d'honneur. Il a remercié Mgr le vice-recteur de ses beaux accents à l'adresse de la France aimée. Il a affirmé qu'on avait toujours eu confiance, là-bas, et que le poilu aimait à se battre pour l'honneur. Enfin il a rendu à nos chers soldats canadiens un hommage qui restera, dans nos annales, l'un de nos plus purs motifs de gloire. Nous le citons d'après un compte rendu de *La Presse* de Montréal.

Je ne saurais oublier que de cette maison sont sortis des hommes, non pas seulement instruits par vous, messieurs, mais élevés par vous. Car, pour moi, je crois que l'instruction ne se sépare pas de l'éducation. Ces hommes élevés dans la tradition française ne l'ont jamais perdue. Nos poilus ont reconnu en eux des frères de race. Vos fils, en effet, ne se sont pas montrés seulement de bons soldats. Ils ont été en plus, en bien des cas, la providence des populations civiles en pays envahis. Je suis heureux de vous dire que vos braves soldats ont été les sauveurs de plusieurs de nos populations. Sans rien perdre de leur énergie de soldats, ils ont montré qu'ils étaient des êtres humains. J'ai souvent recueilli de la bouche de nos paysans des témoignages touchants de reconnaissance envers vos soldats qui partageaient avec eux leur pain, leur biscuit, mettaient à leur disposition leurs voitures pour aider à transporter leurs petits baluchons et souvent s'y attelaient eux-mêmes. De petites collectes ont même été faites pour soulager nos misères. Ce sont là des titres

que vous pouvez inscrire dans vos familles sur le livre d'or. Vos fils sont de braves soldats. Surtout, ce sont de braves gens! Au nom de la France, je vous en remercie.

Nous regrettons que les circonstances nous obligent à tant abréger et à tant rétrécir. Le passage du général Pau à Montréal, et, tout spécialement, à la cathédrale et à l'université catholique de notre ville, constitue un événement historique de première importance. Peut-être pourrons-nous le raconter bientôt, d'une façon moins sommaire, dans les pages de notre *Revue canadienne*. Nous avons pensé, en attendant, que nos lecteurs de la *Semaine religieuse* seraient contents de le voir consigné dans un récit succinct, sans doute trop modeste, mais fidèle et sincère.

E.-J. A.

LE CLERGE D'ALSACE AU CLERGE DE FRANCE

NOUS n'avons pas lu sans émotion la lettre, datée du 18 décembre 1918 et publiée le lendemain dans les journaux de France, de quelques-uns des membres les plus éminents du clergé de Strasbourg à l'adresse du clergé de France. Cette lettre a été remise au cardinal-archevêque de Paris, Mgr Amette, qui l'a naturellement rendue publique. Nous avons souvent entendu discuter la question du retour de l'Alsace à la France. On disait volontiers que les prêtres d'Alsace ne tenaient pas beaucoup à se voir un jour en but aux tracasseries des parlementaires français. Les Lorrains, affirmait-on, sont tellement français de coeur qu'ils accepteront tous les sacrifices éventuels, mais les Alsaciens? Et, qu'on nous pardonne d'évoquer ici un souvenir personnel, il nous semblait, pour notre part, que le point d'interrogation se posait avec

raison. Il y a vingt-cinq ans, nous nous trouvions un jour à Einseilden, en Suisse allemande, à table d'hôte. Cinq prêtres alsaciens étaient là, nos commensaux. De la conversation que nous eûmes avec eux, il nous est resté le souvenir très net que les fameuses lois du gouvernement français contre les congrégations religieuses avaient profondément entamé le patriotisme français du clergé d'Alsace. Ce n'était sans doute qu'une impression. Il semble aujourd'hui que les meilleurs représentants du clergé alsacien, nous voulons dire les plus autorisés, font largement confiance à la France. Nous sommes loin de vouloir le regretter. L'admirable tenue des prêtres de France, à laquelle nous avons plus d'une fois rendu hommage dans nos modestes pages, au cours de ces quatre années de la grande guerre, a sans doute contribué à renouer de la bonne façon des liens qui tendaient à se relâcher. En tout cas, nous publions avec une joie profonde la lettre des représentants du clergé de Strasbourg au cardinal de Paris. Elle est par elle-même fort explicite. (E.-J. A.)

*A Son Eminence le cardinal Amette,
archevêque de Paris,*

Eminence,

Permettez au clergé d'Alsace d'exprimer en votre personne au clergé de France, dont Votre Grandeur est le digne représentant, ses sentiments d'admiration, de reconnaissance et de cordiale confraternité. Nous serions des ingrats si nous pouvions oublier les sacrifices qu'il a dû faire pour payer le prix de notre rançon et de notre délivrance. Vos rangs sont éclaircis, vos paroisses désolées, vos oeuvres paralysées, et c'est par milliers qu'ils dorment le sommeil des héros ceux qui se sont sacrifiés pour la grande cause.

De tout temps et à juste raison, les prêtres de France ont passé pour le premier clergé du monde. Mais combien il s'est surpassé lui-même, combien il a été grand dans le sacrifice durant ces quatre années terribles ! Nous soupçonnions bien, à travers les échos confus et contradictoires que nous apportaient les feuilles ennemies, l'immense et fécond travail fourni par vos prêtres, dans les tranchées, au front, à l'étape, dans les hôpitaux, dans les paroisses. Mais aujourd'hui que nous les possédons au milieu de nous, et que nous pouvons constater le fruit de leur zèle apostolique parmi ces admirables troupes françaises, nous sommes émus jusqu'aux larmes. Nous n'exagérons certainement pas en disant que si le drapeau libérateur flotte aujourd'hui sur la cathédrale de Strasbourg, une large part de ce triomphe revient au clergé de France. Avec les grands chefs, avec la vaillante phalange des officiers, le clergé a été le principal ferment de l'incomparable moral de votre armée. Honneur et gloire à tous et merci ! Mais cette dette de reconnaissance ne doit pas se payer en paroles. Nous sommes impatients de le prouver par des actes, nous voulons agir en union avec vous. Depuis des années vous soutenez des luttes qui comptent parmi les plus belles que l'histoire de l'Eglise ait jamais enregistrées. Elles formaient le thème préféré de nos conversations dans nos réunions confraternelles. Et nous y assistions en spectateurs émus, comme les premiers chrétiens assistaient envieux aux combats de leurs frères martyrs. Aujourd'hui, la Providence exauce nos désirs. Qu'elle soit bénie !

Ah ! la douce joie de pouvoir renouer des relations qui, à la suite d'un demi-siècle, s'étaient bien relâchées et menaçaient de disparaître complètement. Ouvrez-nous les rangs dans la grande famille sacerdotale de France et laissez-nous partager vos épreuves comme vos joies. Un sang généreux et surabondant a cimenté cette union nouvelle. Que la grâce divine daigne

gne la rendre durable et féconde pour l'honneur du Très-Haut et le salut des âmes !

IOST, *vicaire général*

KIEFFER, *doyen du chapitre*

FISCHER, *curé de Saint-Louis*

MATHIAS, *supérieur du grand-séminaire*

Strasbourg, le 18 décembre 1918. ¹

DE L'ATTITUDE A PRENDRE POUR RECEVOIR LA SAINTE COMMUNION



ES Cloches de Saint-Boniface (No du 15 février 1919)

reproduisent un intéressant article du *Bulletin paroissial* sur l'attitude à prendre pour recevoir la sainte communion. Nous le reproduisons à notre tour en nous permettant d'en recommander la lecture surtout dans les collèges, les couvents et les écoles. Tous ceux qui ont l'expérience du saint ministère savent comme il est parfois difficile de donner respectueusement et rapidement la sainte communion à certaines personnes à cause de l'une ou l'autre des attitudes

¹ Dans sa réponse au clergé d'Alsace, le cardinal Amette, d'après un journal du 5 janvier, a dit textuellement: "Notre joie de vous retrouver égale celle que vous éprouvez de revenir à nous. Ce ne sont pas seulement les rangs de la grande famille sacerdotale de France qui vous sont ouverts, ce sont nos bras et nos coeurs. Nous vous accueillons comme des frères longtemps disparus, mais toujours et d'autant plus aimés. Comme vous l'avez rappelé, depuis que vous étiez séparés de nous, nous avons souffert et nous avons lutté. Mais notre Eglise de France a puisé dans la lutte et la souffrance un renouveau d'énergie et de vitalité. Nous en avons la confiance, les épreuves que nous avons connues vous seront épargnées. La France se fera un devoir de justice et d'honneur de tenir les promesses que vous ont faites solennellement, en son nom, ses plus hautes autorités civiles et militaires: " Vos libertés, vos coutumes, vos traditions, vos croyances seront respectées."

incommodes qu'elles affectent de prendre évidemment sans mauvaise intention.

Qu'on lise bien les recommandations que voici :

1. Tenez la tête droite, rejetée légèrement en arrière. Nous disons *légèrement*, car il y en a qui la rejettent tellement en arrière, qu'ils semblent vouloir se dérober à l'atteinte du prêtre.

2. Ouvrez bien la bouche et sortez la langue assez pour que l'hostie toute entière, et non pas seulement une partie, puisse y trouver place, afin que le prêtre n'ait qu'à la déposer, sans être contraint de l'introduire péniblement dans la bouche.

3. Ne tendez pas la langue dans le vide et, défaut opposé, ne la faites pas descendre nerveusement jusqu'au menton. Non, appuyez-la doucement, sans nervosité, sur la lèvre inférieure. Alors, si vous avez la tête convenablement placée, votre langue sera quasi horizontale et, de la sorte, bien disposée pour recevoir commodément la sainte hostie.

4. Quand celle-ci est déposée, évitez de retirer brusquement la langue et de fermer la bouche au risque de happer le ponce du prêtre et de l'humecter de votre salive. Outre les inconvénients pour les voisins du point de vue de l'hygiène, il en résulte une incommodité pour le prêtre, car au ponce humide s'attachent ensuite les autres hosties.

5. Au moment de recevoir la communion, soyez recueilli, baissez les yeux, oui, mais pas au point d'être sourd et aveugle quand le prêtre approche pour vous donner la communion. Ainsi, vous saurez le moment précis où il faut tendre la langue. Vous n'aurez pas à attendre et... lui non plus.

6. Ne vous mettez pas la bouche et le nez dans la nappe de communion ; elle n'est pas destinée à cet usage.

7. Tenez la nappe à une faible distance de votre menton, disposée non en cône ou en mamelon, mais de manière à ce qu'elle puisse recevoir les parcelles qui tombent et, parfois, l'hostie elle-même, au cas où il se produirait un accident.

8. Enfin, dernier conseil sans l'observation duquel vous ne réussirez pas à mettre les autres en pratique, si vous ne trouvez pas une personne charitable devant laquelle vous puissiez poser et vous exercer pour la réception de la sainte communion, prenez votre miroir, ou, si vous n'en avez pas — cela arrive aux personnes outrancièrement dédaigneuses de toute recherche d'élégance — ouvrez votre fenêtre en l'appuyant près du mur, et, pour une fois, contemplez-vous bien en face. Là, ayez un exercice, une répétition de l'attitude que vous devez prendre à la sainte communion. Cela importe plus que les répétitions de certaines attitudes très profanes, auxquelles beaucoup de personnes s'essaient, des heures durant, devant leur glace !

UNE IMAGE DE SAINT JEAN-BAPTISTE



NOTRE vieil ami, l'excellent M. Derome, vient d'éditer une image de notre patron national, saint Jean-Baptiste, qui deviendra très vite populaire. Il faut la connaître et la répandre dans nos paroisses et en particulier dans nos écoles. Nous avons tant besoin de prières, pour nous soutenir dans la défense de nos droits ! Et qui, mieux que notre patron national, est en mesure et en obligation d'honneur, si l'on peut dire ainsi, de nous aider auprès de Dieu ? L'image est de belle venue. Vêtu de sa peau de bête, avec son "agneau" à ses pieds, et son bras levé comme pour désigner *Celui qui vient après lui*, le précurseur nous apparaît, au milieu d'une guirlande de feuilles d'érables, prêchant l'*Agneau qui efface les péchés du monde*. C'est tout-à-fait dans la note de sa haute mission providentielle. Ces feuilles d'érables, me direz-vous, c'est un anachronisme ; il n'y en avait pas dans le désert où Jean prêchait ! Sans doute, mais l'iconographie a ses droits et, ce Jean, c'est pour nous qu'il prêche, pour nous, les fils du pays de l'érable. Alors, tout est bien.

Mgr l'archevêque de Montréal a daigné approuver l'image nouvelle et enrichir d'une indulgence de 50 jours la prière qui l'accompagne, ainsi que l'indique du reste l'imprimé que nous avons sous les yeux. Voici, en effet, ce qu'on lit au bas de l'image :

SAINT JEAN-BAPTISTE

PATRON DES CANADIENS FRANÇAIS

Prière. — O saint Jean-Baptiste, glorieux précurseur de Jésus, vous qui êtes, par le choix de nos pères et la volonté de l'Eglise, notre patron national, gardez-nous dans la fidélité à toutes nos traditions de foi catholique et obtenez-nous de " l'Agneau qui efface les péchés du monde " la grâce des joies spirituelles, en nous dirigeant, aujourd'hui, demain et toujours, dans les voies du salut éternel, par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Permis d'imprimer,

50 jours d'indulgence,

16 janvier 1919,

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Il y a quatre formats de cette image en vente, à 1 sou et 1½ 2 sous et 2½, avec des conditions spéciales pour la vente au mille. On s'adresse à la maison Derome, 36 ouest, rue Notre-Dame, Montréal.

E.-J. A.

A PROPOS DU " SOMMAIRE THEOLOGIQUE "
DE SEBASTIANI

Plusieurs confrères, par l'entremise de M. le chanoine Cousineau, se sont adressés à Rome pour faire venir le "Sommaire théologique" de Sébastiani. Tous devraient être à l'heure actuelle en possession du volume. Si quelqu'un ne l'avait pas encore reçu, il pourrait en avertir au plus tôt M. le chanoine qui se hâtera de faire parvenir toute réclamation à qui de droit.